

Milène Tournier

L'autre jour

Éditions Lurlure
7 rue des Courts Carreaux
14000 Caen

L'auteur a bénéficié d'une bourse de la
région Île-de-France pour l'écriture de ce livre

© Éditions Lurlure, 2020
ISBN 979-10-95997-26-9

POÈMES DE FAMILLE

Je voulais vérifier
Qui j'aime?
Alors dans le car de nuit j'ai pensé aux gens
Et j'ai essayé de les imaginer
Dans le car de nuit la nuit
Et il fallait que je sois émue
Par exemple mon père
J'ai imaginé la respiration
Un peu trop forte
De mon père
L'odeur de mon père dans le car de nuit la nuit
Le petit froid des stations essence et remuer
doucement les genoux comme on tourne ensemble
deux cuillères
Ma mère
Émouvante aussi
À sa façon mais aussi
Elle serait polie
Ma mère serait polie la nuit
Ma mère serait polie de nuit dans le car de nuit et
même si on ne distingue plus dans la nuit qui est poli
de qui n'est pas poli
Les stations essence à croiser et dépasser
Comme on double un arbre sans le différencier du
premier
On s'enfonçait dans la nuit qui s'enfonçait dans le car
Et je voulais juste
Être émue et
Aimer des gens et

M'en souvenir

Ou bien

La vie est très seule.

La nuit par-dessus la politesse de ma mère, la nuit le long du dos de mon père, le car de nuit la nuit et mes parents jeunes, à cet âge-là d'encore se rencontrer, mes parents qui vont en car de nuit la nuit à un festival, et mes parents vieux, mes parents à l'âge qu'aujourd'hui séparément ils ont, l'âge de mon père, l'âge de ma mère, comme chacun avoir un dos

J'ai imaginé ma mère seule dans le car de nuit la nuit
Le car de nuit la nuit et la petite panique de ma mère, la constante petite panique de ma mère, le dieu de ma mère, sa grande foi claire, et j'aurais été pardon mais j'aurais été incapable partout de parler de ma mère
Mais cette nuit dans le car de nuit la nuit je peux, dans le car de nuit la nuit je peux parler de ma mère, ici dans les mots d'être dans la nuit, dans la nuit d'être loin de ses bras

Du corps de ma mère, la vieillesse,

Le grand temps du monde

Et comme tout meurt, comme tout naît,

L'humanité, le rien, le hoquet de l'humanité et alors

Qu'on m'a parlé tant de Jésus et donc

Je croyais que Jésus était beaucoup

Et qu'il suffisait d'y croire mais

Jésus n'explique que ce que Jésus explique,

Jésus ou Dieu d'ailleurs

Et finalement, doucement, je me suis endormie dans le car de nuit la nuit, entre avoir imaginé mon père et avoir imaginé ma mère, et après avoir vérifié que je les aime.

J'ai demandé à ma mère si elle se verrait, là, mourir maintenant, et elle a dit que non, que ça l'embêterait, surtout, elle a dit, parce qu'elle pense qu'on peut, ses enfants, avoir encore besoin d'elle, «parce que peut-être vous avez encore besoin de moi». J'ai regardé ma mère. J'avais fait le jeu, les jours d'avant, alors qu'ils étaient venus me visiter dans la ville, de regarder mes parents en essayant d'oublier que bien sûr ils sont avec moi et ce sont des vacances. Voir leurs visages, leurs sandales et les sacs, dans la ville, sur la couche des monuments, comme simplement les visages, sandales et sacs de gens. Une famille, frères et fille, et les parents. La mère ne voulait pas mourir, pas avant quelques années au moins et nous savoir bien. Et, maman, ta plus grande peur? Faire un AVC et qu'il vous arrive quelque chose. J'ai regardé autour. Il faisait grand soleil. La tour Eiffel était trempée.

On a imaginé la mère écrire, comme on peut essayer parfois, s'imaginer vieille, l'écriture dans dix ans, comment ce sera, par où ça vieillit une écriture, un texte écrit par la mère. Qu'elle dirait rarement «je». Tu parlerais du moineau impressionné par le ciel, et du ciel que le moineau impressionne, et des dames dans le bus, assises mains sur les genoux, et dont on ne sait rien du ciel derrière les mains les genoux. Tu parlerais du bouquet deséché de fleurs fanées planté sur le feu de circulation,

en souvenance du petit motard mort. Des nids d'hirondelles dans les toits, qui fondent avec la pluie.

Vieille enfant pleure
Elle, elle croyait
Que la vie allait durer toute la vie !

La caméra est tenue par un homme. On devinerait, pas parce qu'on l'entendrait parler mais par la manière que la caméra aurait de, comme une main sur le bas d'un visage, bien entourer le paysage. Le paysage est un paysage d'été et de mer. La mer forcément est surtout ailleurs, plus grande que là l'image. Une femme est debout dans le début des vagues. On voit le rond de son dos, en haut du maillot une pièce noir. Le plan pourrait durer toujours, du lent travail des vagues et de l'écume à fureter entre les pieds de la femme, si ce n'était l'intervention soudain de deux enfants, débarquant littéralement dans l'image par son côté, déconcertant alors le cadre jusqu'ici rivé au petit heurt face de chaque vague. Le pas chassé des deux enfants, une fille un garçon, traverse l'écran, passant sur le sable devant la mer et devant la femme, disparaissant du cadre et repassant dans l'eau derrière la femme. Le garçon court après la fille avec dans les mains un long tube en mousse qu'il agite et secoue au-dessus de la fille, elle l'évite en sautant dans les vagues. On n'entend pas les rires qu'on voit. Par quoi sait-on qu'ils n'appartiennent pas

à cette caméra de famille, qu'ils ne seront, dans le film de l'été, qu'un hasard, comme vague plus ou moins haute, que les figurants furtifs d'un film de vacances? La femme au dos rond, aux pieds d'écume, sort de l'eau, s'avance vers l'homme, réalisant elle-même le gros plan que l'on attendait, d'enfin voir son visage, un peu mouillé d'une baignade dont on n'aura vu que la fin, d'un amour dont on ne saura qu'un moment et qui se décadre comme longue mer.

La toute petite mémoire
Et pas les champs
D'enfant courir tellement!

Parmi le très grand des «mère et fille», le mère et fille des samedis de descendre en ville, le mère et fille d'Yves Rocher, Maison du monde et d'à midi une quiche de boulangerie, la gâterie de même un cookie, le mère et fille d'une sortie en ville, au retour weekendant de la fille partie à plus grosse plus jeune ville, parmi les mères la mère en sa féminité de petite soixantaine trouvée tranquille dans la nuque dégagee de la coupe courte, et à cette période-là de faire son brun noisette une fois seulement tous les mois, dans une tunique colorée pas vulgaire, l'à peine habillé qu'il faut pour aussi bien les samedis que la semaine, parmi les filles la fille de ce deuxième malaise d'après l'adolescence, d'une vingtaine sans la vingtaine, fesses et

cuisses prises, et pour qui tout – amour, images, tempêtes, lectures et étreintes – se passe en dedans mais qui ne le sait pas encore, et sa mère voit et ne voit pas le malaise, elle-même croit se souvenir, elle était moins triste mais c’est sans doute aussi l’époque, la fille est au bord d’une catastrophe, qui pourrait éclater en sanglots, et hurler là que maman la vie est vraiment difficile, en tout cas triste, pas facile et triste, même si c’est pas du tout ta faute, pas la vôtre avec papa, mais non plus la mienne, et ni, maman, la faute du monde ou des autres, je veux dire que pas violée ou harcelée, maman va pas penser, mais ni la fille ni l’époque ne parlent, qui laissent la voix aux pépiements lents de Pimkie Jenyfer Mim C&A et Promod, déjà pâles tout près des pimpants Pull and Bear King of trainers et New Look, et encombrants auprès des transparents ASOS et Zalando en ligne, parmi les cœurs, mon cœur, exactement derrière, entre leurs deux mains de mère et fille, mon cœur d’à peine moins fille que la fille et de pas mère.

Reste sur terre
A dit ce soir
Le père à sa grande fille.

Et bientôt, au cercueil, quand sol et plafond dangereusement se seront rapprochés, jusqu’à ne laisser même pas de quoi respirer, quand mon plafond sera